

PEINTURE

380

Crise du tableau en Italie, Paris et Londres

Bien que quelques propriétaires de galeries de peinture à Rome et à Milan affirment le contraire, la crise du tableau a commencé. On vend moins de tableaux, la saison hivernale a été maigre, et les galeries n'ont pas eu les résultats habituels pendant les fêtes de Noël.

Il s'agit là d'une crise inversement proportionnelle à la fureur d'acheter constatée pendant les années 1957-1962 correspondant au boom économique, une période qui passera à l'histoire, vu l'affluence inhabituelle d'acheteurs dans les galeries plus ou moins cotées de Rome, Milan, Florence et autres villes. On se souvient d'achats spectaculaires, dont quelques-uns ont défrayé la chronique; mais ce qui avait le plus frappé était le nouveau type d'acquéreur ou d'amateur d'art qui s'était mis à fréquenter les galeries: il faisait partie de cette classe moyenne qui se contentait jusqu'alors d'accrocher à ses murs des tableaux de peu de valeur artistique. Mais à partir de 1967, ce type d'amateur commença à envahir le marché et l'on ne comptait plus les cas d'artisans ou d'employés achetant des toiles de 300 à 500.000 liras. Ce fut une espèce de «rush» qui continua à un rythme constant jusqu'au Noël de 1961, année record pour les ventes, pour s'arrêter ensuite brusquement. Ce fut une année d'or: ne homme au gilet rouge» de Cé à la Sotheby de Londres le «jeu zanne atteignit 465 millions de liras, à l'hôtel Drouot à Paris une marine de Monet fut vendue pour 272 millions, un paysage de Van Gogh pour 225 millions, pendant qu'à Milan on achetait des De Pisis, des Morandi, des De Chirico à des prix oscillant entre 6 et 18 millions. Durant le printemps suivant on a remarqué les premiers indices de crise, beaucoup de toiles en cours de vogue restèrent en dépôt, les ventes mineures cessèrent — c'est-à-dire avec ceux qui pour diverses raisons, ne dépendent pas des crises financières. Mais on ne peut nier que le tableau moyen n'est plus acheté aussi facilement qu'il y a cinq ans. On se demande alors, à juste titre, si la crise continuera. D'aucuns affirment que celle-ci pourrait dépendre — outre l'aus-térité du contingent — d'un désintéressement envers la peinture, hypothèse que l'on renforce en rappelant le relâchement moral et l'indifférence qui semblent être caractéristiques de nos temps. Ce n'est pas une hypothèse à rejeter en bloc, car il est clair que la société actuelle assume indéniablement des attitudes semblables. Mais on a d'autres suppositions pour expliquer la crise du tableau: par exemple la précédente fureur d'achat « d'une sûreté irrationnelle » comme l'a défini un célèbre critique d'art.

Les statistiques secrètes que les galeries tiennent à jour pour savoir où diriger leurs efforts, annoncent que l'arrêt des ventes a été saisissant et qu'il menace d'en être ainsi pour un bout de temps. Jusqu'à quand? On a vu durant les trois derniers mois des toiles de De Pisis — de sa meilleure période — baisser de prix d'une manière plutôt déconcertante; il en a été de même pour Rosal e Carrà. Dans les galeries bien cotées toutefois on ne s'émeut pas. L'optimisme — vrai ou diplomatique — ne manque pas. « Patience, se dit-on, on a toujours vendu des tableaux, et on continuera à en vendre. Sinon... » Et c'est précisément ce « Sinon... » qui nous laisse un petit peu perplexes. — U.B. (Ag. «Italia»)